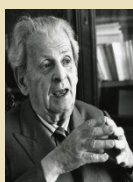


Entretien avec Michel Serfaty

Dans le cadre des cent cinquante ans de l'AIU, je reçois aujourd'hui Michel Serfaty. Vous êtes un ancien élève des écoles de l'AIU et vous êtes aussi le fondateur des Amitiés judéo-musulmanes. Commençons par vos souvenirs d'écolier. Vous m'aviez confié que pour vous rendre à l'école Corcos de Marrakech, vous traversiez le mellah avec ses rues délabrées, tristes, sombres ; lorsque vous arriviez à l'école, tout y était lumineux : « On entrait au paradis », dites-vous même.



L'expression « paradis » vient du contraste des couleurs, des parfums. Pour aller à l'école, on devait traverser des petites ruelles de la « Kissaria », c'était la rue commerçante du mellah de Marrakech. Une image qui restera éternellement gravée dans ma mémoire, c'est la boutique du marchand de charbon de bois, un certain M. Azoulay, un grand érudit qui, dans son magasin, avait le visage noir, recouvert de poussières de charbon. Je m'arrêtais devant chez lui, impressionné par la personne qui, le shabbat, était belle à rencontrer, et en semaine, noire, recouverte de suie. Puis, on devait passer devant la grande étable de la rue Corcos, où l'on pouvait entrer librement et admirer toute la faune : les bœufs, les vaches, les poulets, les coqs, les chèvres. On assistait à la traite, je voyais le lait couler, et parfois on nous donnait à goûter de ce lait. On avançait encore quelques mètres, et on passait sous un porche par un petit tunnel, où il y avait, à gauche, une grande porte dans l'obscurité. Dès qu'on poussait la porte, immédiatement, il y avait une grande quantité de lumière qui nous illuminait, c'était la cour centrale de la maison de Yechoua Corcos, qui avait été offerte à l'Alliance pour servir d'école. On était émerveillé par cette lumière qui nous envahissait. C'est ce que j'ai appelé « le paradis ».

Dans la cour de l'école, nous étions tous en short, mais nous devions porter le tablier noir, il était de règle. Le tablier s'arrêtait à nos shorts, et on voyait nos genoux. Quand on voulait se taquiner, on se tapait dans les tibias. Un jour, mon frère se rappelle qu'on nous a distribué des pull-overs rouges venant du Joint, tous de la même taille. A la récréation, la cour ressemblait à un champ de coquelicot, car chaque enfant, gros ou maigre, petit ou grand avait enfilé son pull-over rouge. Un autre souvenir des récréations dans cette belle cour entièrement dallée de la maison de ce notable de la Communauté qu'on appelait « Tاجر », l'homme riche, me revient. Dans cette cour plus que majestueuse, on sortait

nos goûters. Pour beaucoup, c'était un oignon ! Vous imaginez, un oignon comme goûter ! On sortait de notre plumier rien moins qu'une lame Gillette et on commençait à tailler dans l'oignon des petits cubes, d'abord pour se les lancer à la figure, parfois pour en manger ; en d'autres occasions, pour jouer des tours à des petits garçons et des petites filles. On leur faisait alors consommer des cubes d'oignon piquant ! C'était cela, notre goûter.

Il y avait au mellah trois avenues, la « Kissaria jdidia », la nouvelle rue commerçante, puis la « Kissaria kdima », l'ancienne rue commerçante ; la troisième - celle-là était extraordinaire - c'était l'avenue des épiciers. Si quelqu'un n'est pas allé en Orient voir comment se présente le commerce des épices, il n'en connaîtra pas la réalité. C'était une série de sacs, de couffins bourrés d'épices de toutes sortes. Parmi les épices, il y avait aussi des cadavres de caméléons qui étaient vendus. On s'arrêtait devant cet étalage étrange et l'on en sentait les parfums. Parfois, on avait droit à une remontrance ou bien à une menace avec un scorpion, un caméléon, ou un cadavre de serpent pour nous faire fuir ! C'est cela les belles images de mon enfance dans le mellah de Marrakech, alors que j'avais six ou sept ans.

Vous aviez à portée de mains l'Orient juste avant d'arriver dans l'Occident, à l'école.

C'est une belle image. L'Orient était ainsi fait, et à côté de ces sacs, de ces couffins d'épices, il y avait également, suspendus au plafond, toutes sortes de fichus, de foulards de couleurs très variées, et on s'amusait à promener nos têtes entre ces foulards ; en se baissant, on mettait notre nez dans les couffins d'épices, quitte à avoir un visage portant les traces de toutes ces épices sur nos joues.

Je vous remercie de ces souvenirs très colorés. Après ces écoles de Marrakech, vous avez été admis à l'Ecole Normale Hébraïque de Casablanca qui a décidé de votre vocation de rabbin.

Effectivement, après l'école primaire, je suis passé par l'Ecole Agricole qui fut pour moi une année délicieuse. J'avais, certes, été admis au Cours Complémentaire, mais comme je ne figurais pas parmi les vingt premiers au concours - j'étais vingt-sixième ou vingt-septième - j'ai eu droit à une place en classe de Certificat d'Etudes Primaires à l'école que dirigeait M. Camhy, avec Monsieur Azancot comme professeur. Deux fois par semaine, nous devions faire des stages à l'Ecole d'Agriculture, dirigée par M. Harrus. Là, nous apprenions la ferronnerie : par exemple,



nous avons appris à tailler des clés pour tourner des boulons ; nous avons appris l'agriculture, comment retourner la terre, bêcher et même faire des greffes, mais également comment chevaucher un cheval. C'était l'aventure pour nous. Monter à cheval à l'Ecole d'Agriculture, c'était merveilleux, parce qu'immédiatement, nous pouvions galoper et fuir les cours.

Après le CEP, j'ai été miraculeusement admis à l'Ecole Normale Hébraïque à l'internat pendant sept ans. J'y ai reçu une formation d'instituteur de trois matières, les matières religieuses, les matières générales françaises, mais également l'enseignement de l'arabe. C'était cela la prouesse de l'Ecole Normale Hébraïque de Casablanca, à qui je rends hommage pour son œuvre. Elle a fait de nous des hommes polyvalents.

En ce qui me concerne, elle a ajouté deux cordes supplémentaires à ma personnalité. Elle m'a permis de devenir un grand amoureux du monde associatif. Ainsi, j'ai fait une carrière un peu exceptionnelle d'éclaireur, en me rendant dans des camps deux à trois fois par an. La deuxième chose, c'est que, outre le théâtre, le piano, la musique, quand on sortait du dortoir pour aller au réfectoire, quand on descendait de la salle de prière, nous étions directement placés au cœur d'un terrain de basket. L'attrait pour le basket est devenu quelque chose de fort pour moi, au point que je suis devenu un champion international de basket ball. Voilà ce que l'Ecole Normale Hébraïque a fait de moi.

DANS LE SILLON DE LA MEMOIRE

Entretiens à l'occasion du 150^{ème} anniversaire de l'AIU
réalisé par Lucette Heller-Goldenberg pour Radio Shalom

Entretien avec **Henri Nahum**,
Publié dans le Daf du 19/11/ 2010

Entretien avec **Alain Salimpour**,
Publié dans le Daf du 26/11/ 2010

Entretien avec **Albert Memmi**,
Publié dans le Daf du 03/12/ 2010

Entretien avec **Marcel Bénabou**,
Publié dans le Daf du 08/12/ 2010

Entretien avec **Joseph Dadia**,
Publié dans le Daf du 15/12/ 2010

Entretien avec **Marcel Goldenberg**,
Publié dans le Daf du 07/01/2011

Entretien avec **Michel Serfaty**,
Publié dans le Daf du 14/01/2011

L'Alliance Israélite Universelle favorisait le dialogue interreligieux. Est-ce cette influence qui vous a poussé à créer les Amitiés judéo-musulmanes ?

Il est vrai que je me suis engagé dans cette initiative qu'il m'arrive parfois de qualifier d'aventure, de galère. Ce que nous faisons n'est pas évident, mais tous les jours, je remercie le ciel des miracles qui se produisent autour de moi chaque fois que je fais un pas en avant. Nous vivons des moments d'intenses émotions avec le Bus de l'Amitié. A Suresnes, pendant trois jours, nous venons de travailler à présenter au Lycée, au Collège, dans les Maisons de Vieillards et dans les Maisons de Jeunes ce qu'est le dialogue entre juifs et musulmans, ce qu'est la lutte contre les discriminations. Ce n'est qu'un événement parmi des centaines. La semaine prochaine, nous irons cinq jours à Evry présenter une autre série de manifestations.

Quel accueil recevez-vous lorsque vous organisez de telles rencontres ?

Quand les choses sont bien préparées, les accueils, je dis bien les accueils au pluriel, sont cordiaux, plein d'enthousiasme et d'espoir. Ce qui est essentiel, c'est ce qui se dit, les poignées de mains, les échanges d'encouragements. Une soirée comme celle qui s'est tenue à Suresnes mardi dernier, a rassemblé 250 personnes pour écouter des imams de haute notoriété, le Grand Rabbin de Paris, le Maire de Suresnes, un représentant de l'Eglise, un évêque émérite, des représentants bouddhistes ; ce sont des moments inoubliables.

Avant de réussir ces rencontres nous avons obligatoirement des angoisses. Tout ceci a commencé en 2000, lorsque le Consistoire de Paris a décidé de créer une Commission pour les relations avec les autres religions. Après avoir réuni des hautes personnalités, j'ai préconisé d'ouvrir nos actions en direction de l'islam, car j'avais confiance en ce qui se faisait avec l'Eglise. Je suis moi-même très engagé dans les dialogues judéo-chrétiens depuis plus de quarante ans. Là, j'ai proposé de donner la priorité à la rencontre avec l'islam. Nous avons donc lancé une journée à La Villette, à la Cité des Sciences et de l'Industrie : une grande journée ! Le budget de cette journée à lui seul peut témoigner de son importance : il s'élevait à 150 000 euro. Les mauvaises langues, aussi bien de notre côté que du côté musulman, ont vite fait de dénoncer ce gaspillage : « Quel gâchis, 150 000 euro pour une journée. » Pourtant, je le dis et le redis, on n'investira jamais assez dans la construction de l'amitié entre juifs et musulmans.

Après cette journée, on m'a demandé de poursuivre ; j'ai entendu les uns, les autres, on me disait « Je vous obtiens le Salon Richelieu de la Sorbonne », « je vous obtiens le Grand Salon du Sénat », « moi, je vous obtiens le Salon de l'Assemblée Nationale ». J'ai dit : « C'est formidable, merci beaucoup, mais choisissez un autre président. » Ce n'est pas dans ces hauts lieux de la culture que l'on doit construire cette amitié, mais dans les quartiers sensibles, auprès de la jeunesse désespérée, déscolarisée, auprès de ceux qui passent leur journée sur les trottoirs, qui s'interrogent sur leur avenir. Sortons, sortons de nos salons et allons à la rencontre de ces populations à travers toute la France, il n'y a pas qu'à La Courneuve, à Clichy ou à Saint-Ouen que l'on trouve ces populations, elles sont dans la majeure partie des grandes villes qui toutes ont des banlieues dites sensibles. C'est là qu'il faut faire le tour de France, et c'est ainsi que naquit l'idée du tour de France dans le Bus de l'Amitié.

.../...

Entretien réalisé par Lucette Heller-Goldenberg pour Radio Shalom à Nice le 19 novembre 2010



L'intégralité des entretiens "dans le sillon de la mémoire", prochainement sur : www.aiu-nice.org.